

*TANTÔT DIÈSE, TANTÔT BEMOL.
108 POÈMES ET CHANTS
DE RABINDRANATH TAGORE*

PRITHWINDRA MUKHERJEE

« LA TRADUCTRICE », DANS
L'ART DE L'EFFACEMENT

ANITA DESAI

LA CINQUIÈME IMPOSSIBILITÉ

NORMAN MANEA

*THE STATUS OF THE TRANSLATION
PROFESSION IN THE EUROPEAN UNION*

ANTONY PYM, FRANÇOIS GRIN,
CLAUDIO SFREDDO and ANDY L. J. CHAN

« LA TRADUCTRICE », DANS L'ART DE L'EFFACEMENT

Anita Desai

Traduit de l'anglais par Jean-Pierre Aoustin

Mercure de France, 2013

Deuxième nouvelle du recueil *L'art de l'effacement*, « La traductrice » nous introduit dans la vie et l'imaginaire d'une femme, Prema, enseignante à l'université, qui se découvre une vocation de traductrice à la faveur d'une double rencontre. Rencontre avec un texte, tout d'abord, écrit dans sa langue maternelle, un dialecte indien peu parlé, qui était celui de sa mère. L'auteure n'est guère connue et écrit visiblement pour un lectorat très restreint. Rencontre, ensuite, avec une ancienne condisciple, Tara, devenue éditrice et qui souhaite valoriser le patrimoine linguistique indien. Prema lui propose de traduire le texte de Suvarna Devi, et Tara accepte.

Ces deux rencontres sont en réalité des retrouvailles pour Prema. Le livre de Suvarna Devi la renvoie à son enfance et à une langue, maternelle au sens propre, qu'elle a désapprise au fil de ses études et des nécessités de son métier. Une langue qui est celle d'un univers social modeste, refusé, refoulé par la famille paternelle au point de sombrer dans un oubli quasi total. Effacement de la figure de la mère, donc, dans tout ce qu'elle pouvait apporter de nourricier. On ne s'étonnera pas que Prema, au moment où elle lit cet ouvrage, mène une existence recluse, en deçà de ses rêves et de ses capacités. Elle vit son travail d'enseignement comme une sujétion à la fois intellectuelle et sociale qui ne lui permet pas d'exister pleinement. Et quand elle rencontre la brillante Tara, elle se retrouve face à ce qu'elle aurait voulu être : une incarnation de la féminité et du succès. Bref, tous les éléments sont réunis pour provoquer un bouleversement radical dans sa vie.

La métamorphose s'effectue par le biais de la traduction. Prema, subitement, peut faire entendre une voix méconnue, interdite de

parole, qui est à la fois celle de sa mère et la sienne propre. Suvarna Devi lui permet de ressusciter un monde qui est aussi le terreau où s'enracine son être. La déchirure n'est pas loin, cependant, comme le laissent entrevoir, à l'occasion d'une conférence de presse, les propos d'un auditeur, furieux de voir un dialecte traduit dans la langue du colonisateur... Prema a-t-elle fait œuvre de résurrection ou bien signé l'arrêt de mort de ce qu'elle voulait préserver, transmettre, faire connaître ? Le doute s'est installé, le ver est dans le fruit. Et si, pendant un temps, l'activité de traduction signe aussi la transformation de Prema, enfin capable de manifester sa féminité et ses compétences intellectuelles, elle n'en reste pas moins une expérience foncièrement illusoire.

Les limites de cette expérience apparaissent très vite, à la sortie du deuxième livre de Suvarna Devi, un roman cette fois, qui décoît beaucoup Prema. Elle n'y retrouve pas ce qui faisait le charme du premier ouvrage, son authenticité. Elle le juge maladroit, stéréotypé, raide, ampoulé. La grâce et le naturel ont disparu. Déception cruelle, qui va la pousser à une décision dangereuse : se substituer à l'auteur... On ne déflorera pas la fin de l'histoire, mais on se doute qu'elle ne sera pas très heureuse.

Que se passe-t-il en fin de compte ? Dans ce roman, la traduction est affaire de femme, d'une femme en situation d'infériorité, qui semble trouver, par le biais de l'activité traductive, quelque chose comme sa voix. Une forme de révélation, comme on l'a dit. Encore faut-il être capable de vivre la révélation dans toutes ses dimensions, d'épanouissement, certes, mais aussi de déception possible. Or c'est là justement que le bât blesse : Prema se montre incapable d'accepter la déception, de la faire travailler de manière à en sortir plus forte, plus sincère aussi, car son entreprise de réécriture n'est que l'aveu d'une vocation ratée d'écrivain. De la même façon, sa féminité nouvellement acquise n'est qu'une féminité de petite fille qui imite sa mère, qui voit en elle une rivale, et qui, ne pouvant envisager de devenir mère à son tour, se voit contrainte d'essayer de prendre sa place. De façon très intéressante, ici, la traduction acquiert le statut d'une illusion, d'un faux semblant qui révèle l'incapacité du personnage à prendre sa vie à bras-le-corps. C'est une écriture seconde, qui aura voulu, l'espace d'un instant, monter sur la première marche du podium au lieu de rester à sa place. Peut-être

aussi pour éviter d'affronter la médiocrité de ce qu'elle souhaitait servir. On se gardera évidemment d'y voir une démythification du travail de la traduction, mais on pourra s'interroger sur la part de féminin qu'il comporte ou, plus exactement, sur les représentations féminines qui lui sont associées...

Corinna Gepner